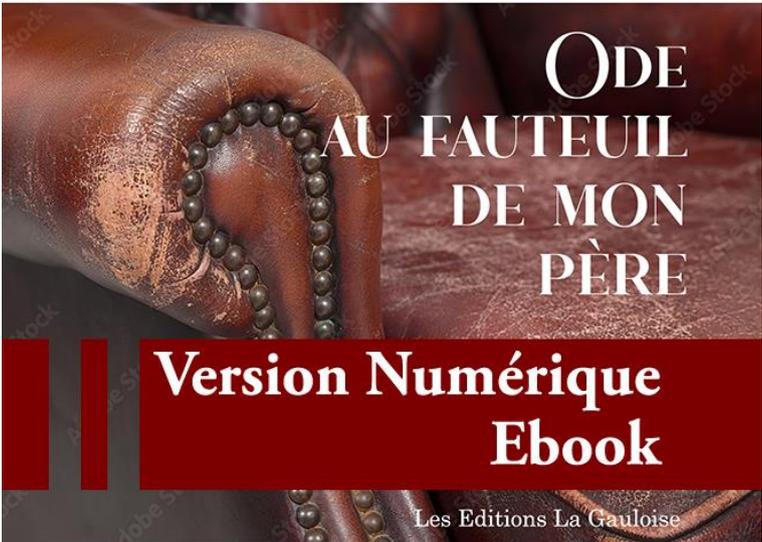


Marie-Agnès Courouble
& Raymond Ardisson

LA DIVA ET M. BROUSSAILLE

SUIVI DE:



ODE
AU FAUTEUIL
DE MON
PÈRE

**Version Numérique
Ebook**

Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

Aux éditions La Gauloise

L'Homme de Berlin (réédition). 2016

Le Voilier Bleu. 2017

Mort derrière le mur (réédition). 2017

Devoirs de vacances. 2017

L'enfant sous un saule pleureur - 2018

N'importe où. 2018

Et en plus, elle s'appelle Garance. 2019

Silences et doubles croches. 2019

La nuit d'Apollonie. - 2020

Juliette à sa fenêtre. – 2020

Encre violette et livre blanc – 2021

L'Indiscrète – 2022

Foutue Océane – 2022

Marie-Agnès COUROUBLE et Raymond ARDISSON

LA DIVA ET M. BROUSSAILLE *SUIVI DE*
ODE AU FAUTEUIL DE MON PERE

Romans

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit photos : Adobe Stock

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2023 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence

N° ISBN : 978-2-38353-019-0

ISSN : 2607-9666

La Diva et M. Broussaille – Ode au fauteuil de mon père

Lui

Me voici dans ce bus, l'envie de revoir St Paul ? Même pas. J'aurais pu tout aussi bien aller boire un café. Je suis dans une étrange période de ma vie. Je ne me ressens ni bien ni mal, une impression de flottement. La pluie et la poussière sur la vitre donnent des allures de film en noir et blanc au village que je traverse.

Avez-vous déjà cessé de lire cette lettre, inconnue, Chère inconnue sonnerait mieux, mais pourquoi Chère ? Moi qui n'ai vu de vous qu'un demi-profil, vous ne m'êtes en rien chère. À deux rangées de fauteuils devant moi vous sembliez rire et plaisanter avec votre voisine.

Sorti la première du bus, je rejoins la voisine et lui demande :

-Il me semble connaître votre amie.

Sans surprise, comme si cette question allait de soi, n'était en rien indiscreète :

-Mais monsieur, qui ne la connaît pas ? Elle anime deux fois par semaine un cours de théâtre au centre culturel ».

C'est vous qui m'intéressez. Ne me demandez pas pourquoi, et sans doute avez-vous déjà cessé de me lire, froissé ce courrier jugé sans doute inconvenant, qui vous arrive par une adresse que vous ne m'avez pas donnée.

Elle

Je vous trouve d'une audace incroyable. Les « voyeurs » des bus et des trains sont connus mais quand ils écrivent c'est un comble.

Votre audace s'est prolongée jusqu'à profiter de la proximité d'une amie pour demander mes coordonnées.

Moi je ne vous ai pas vu, remarqué. Je ne suis pas restée votre inconnue puisque vous m'avez détaillée à souhait. C'est tout de même sympathique d'oser, je l'avoue. J'ai juste ressenti pas loin de nous la présence d'un type assez broussailleux et mal fringué. C'est tout.

Vous avez une sacrée chance que je vous réponde, c'est une manière d'accepter.

Ceci dit, j'ai un défaut, j'aime la correspondance même si votre lettre m'a parue convenue et inutile.

Enfin, à voir !

J'ai toute de même un nom, monsieur Broussaille :

Claire

Lui

Merci pour votre réponse.

Seul, et depuis si longtemps, un demi-siècle de solitude, de rebuffades chaque fois que je tentais, maladroitement sans doute, de susciter l'intérêt de quelqu'un.

Et aussi dans ma vie professionnelle par la trahison de celui que je pensais être un ami et ma confiance naïve.

J'ai conscience que cette lettre est maladroite, que je devrais vous tenir des propos plus légers, quitte plus tard à vous donner, par petit chapitres, entre traits d'esprit et plaisantes anecdotes quelques lignes qui après plusieurs lettres, vous feraient entrevoir ma solitude, au lieu de vous servir tout cet épanchement.

Elle

Broussaille,

J'ai failli sortir mon mouchoir.

Suite à votre première audace vous m'écrivez un compte rendu de vos turpitudes et autres états de jeunesse.

J'en suis navrée mais comme disait ma mère : « chacun porte sa croix » ! Je ne suis que la femme du bus, flattée d'avoir attiré votre confiance (sans aucune raison), je l'avoue, mais aussi agacée par cette confiance aveugle. Vous ne savez pas sur qui vous tombez.

D'accord, j'aime la correspondance mais tout de même vous la maniez au galop. Soyez plus prudent, Monsieur Broussaille, vous avez finalement de la chance, je suis une femme qui s'adapte. Une autre vous aurait dit d'aller vous faire foutre.

La seule chose qui m'attire c'est votre allure devinée de demi vieux voyou. Si c'est voulu, tant pis. Aucun pardon. Si c'est inhérent à un homme négligé qui s'en fout, tant mieux... Alors ne vous croyez pas obligé de vous coiffer.

Claire

Lui

Votre ton un peu moqueur, un peu suffisant devrait m'agacer, il m'amuse.

Il est vrai qu'il y a longtemps que je néglige mon apparence, et que l'achat de mon dernier pantalon remonte à la présidence de François Mitterrand !

Enfin de votre courrier ressort que vous aimez la correspondance, flatté d'avoir attiré votre confiance, et que vous vous adaptez à ma condition. Pour tout dire je suis heureux puisqu'il semble que malgré un début assez flottant, nous allons avoir une correspondance sincère même, et peu conventionnelle.

Elle

Votre histoire de pantalon de l'époque Mitterrand m'a faite rigoler.

Vous êtes sûrement capable d'inventer, mais cette réplique... c'est drôle.

La femme du bus veut bien vous accorder quelques instants. Non conventionnels évidemment. Si je vous agace, tant mieux. C'est préférable à l'indifférence. Vous ne m'indifférez pas, vous me surprenez, c'est déjà, quelque chose.

La vie ne nous offre plus ces petites surprises ou étonnements quotidiens qui lui donnent un suc. On doit se les créer.

Vous dépassez même les limites de l'étonnement. Je suis une femme très ordinaire malgré votre jugement rapide. Du théâtre, un peu, j'écris, c'est une chose dont on ne parle que sur la pointe des pieds, on vous lynche en esprit parce que vous êtes

bizarre, pas comme tout le monde, trop curieuse, trop « inventeuse », dérangeante, j'écris quand même, l'opiniâtreté peut devenir une vertu.

Je vous réponds parce que vous semblez « à part », mais on peut se tromper.

Je m'étale, c'est un tort.

Ne faites pas la même chose, j'ai tendance à foutre à la poubelle ce qui m'ennuie.

Lui

Je ne me savais pas si drôle avec cette piètre plaisanterie sur mon pantalon, à moins que mes ressources dans ce domaine dépassent le jeu de mots qui faisait ma joie lorsque j'étais très jeune.

Vous faites du théâtre, écrivez, j'écris aussi et il y a pas mal d'années j'ai approché une troupe théâtrale, mais je pense que c'était la mise en scène qui m'intéressait, plus que le jeu des acteurs.

À propos d'écriture dans le sens premier du terme, j'écrivais hier soir de la mienne, celle que l'on attribue généralement aux chats, mais il ne s'agissait que de notes pour ma mémoire parfois défaillante, lorsque j'ai aperçu sur le papier quelque chose de tellement infime que si elle n'avait pas couru à travers mes lignes je n'aurais vu là qu'une poussière. Les mots sur le papier étaient pour elle un mur infranchissable, pour progresser jusqu'au haut de la page elle se frayait un chemin entre deux.

Et soudain j'ai vu quelque chose qui m'a surpris, elle a fait demi-tour pour prendre un passage plus proche, il y avait donc de la réflexion dans cette chose mesurant moins d'un millimètre, ce demi-tour pour une meilleure issue m'a beaucoup troublé.

Elle

Broussaille,

Autant votre jeu de mots plus que révolu m'est passé au-dessus de la tête, autant j'ai été émue par le trajet du minuscule insecte qui a osé s'attaquer « au mur infranchissable de votre feuille », et surtout par votre réflexion sur le fait qu'il sache rebrousser chemin pour raccourcir son parcours, c'est d'une troublante attention qui vous honore.

Broussaille, je n'aurais pas eu l'idée ni le réflexe de cette constatation. Elle rejoint l'ensemble de nos questions sur les étoiles lointaines, la lune presque pathétique quand elle n'existe qu'à peine, les arbres qui s'éteignent et se réveillent à heure juste. Les scientifiques savent expliquer, mais nous, gens de peu, raccourcis dans un monde obscur, nous cheminons comme nous pouvons, alors si vous admirez encore ce que d'autres ignorent à cause des distractions de la vie, si vous avez décelé un petit vivant assez malin pour choisir sa route, bravo Broussaille ! Je me base

sur peu de chose, mais parfois le quotidien s'ouvre sur une bêtise apprivoisée.

À vrai dire, je suis vite apprivoisée, un défaut sans doute !
À voir...

Mais Bon Dieu ! Qu'avez-vous fait de votre vie avec cette allure de bandit, de saltimbanque, de je m'enfoutiste qui aime les blagues à deux sous, a des audaces d'adolescent et s'attarde sur un moucheron blessé...

Claire

ODE AU FAUTEUIL DE MON PERE

Un fauteuil ne parle pas, ne pense pas, ne s'agite pas.

C'est une évidence.

Eh bien moi je suis différent, j'adore cette différence, je suis un de ces objets dont le poète disait : « Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? ».

Dès l'instant où je me suis reconnu et accepté comme un objet vivant, un objet de mémoire, sensible aux mots, aux gestes, aux jours qui passent, il m'a semblé que la vie s'éclairait, que les souvenirs me donnaient un panache. Je n'avais plus d'âge, ma couleur se ravivait, mon dossier pavanait, un ciel d'avril éveillait le petit jardin derrière la fenêtre où j'étais arrivé avec fraîcheur. Mes découvertes dans cette famille pleine d'événements, de sourires et de pleurs, puissante par le nombre et l'esprit, écorchée par les larmes des malheurs.

A cette époque je me taisais, en quelque sorte j'épongeais, tout cela me fabriquait, mes souvenirs me disaient d'attendre la parole intérieure. Elle a besoin de temps, de réflexion, de silence, mais il m'est arrivé une telle aventure que ce fameux silence des fantômes s'est évanoui et très douce, intérieure, la voix m'est venue d'un chuchotement du passé. Il escaladait mes dossiers, mon assise, le tâtonnement des sons, des rencontres comme des chansons tendres bien qu'inaudibles.

Je les avais enfouies sous mes coussins. D'un coup je les ai libérées. L'aventure commençait sans titre, une aventure qu'on chuchote justement parce qu'elle est tendre comme le poète.

Je deviens « Je » et je raconte... l'inanimé s'efface, j'apprends vite le ton, il commence par la petite fille. Mon ton est si joyeux qu'il me domine il est fixé comme une abeille sur une fleur.

La petite fille. Chaque jour je l'attends. Même si elle ne me regarde pas, ne me parle pas, toute agitée par les mouvements de la journée, les copines, l'école, et ses longues heures de lecture sur une chaise avec les jambes qui se baladent, sauf que d'un seul coup comme poussée par une musique inattendue et vive elle se jette sur son père, assis sur moi, qui lisait comme un père absent, plongé ailleurs, elle s'assied sur ses genoux et ça commence à peser sur mon assise, mais je suis solide j'ai un dos rond qui supporte, pas de chance que je ploie et la petite est fluette.

La merveille du jour c'est que le père abandonne son journal qui tombe par terre et s'occupe d'elle, la reçoit sans crier « tu ne sais pas que j'étais en train de lire une critique sur De Gaulle ».

Non, non, mais il ne la berce pas, ça embêterait la petite, il le sait, elle prend son air de maîtresse d'école :

-Tu sors ton peigne, je vais de te coiffer. Tu as l'air d'un saltimbanque, on ne lit pas un journal avec une tête pareille.

Je ris intérieurement « c'est le cas de le dire » heureusement ça ne se voit pas, il y a de quoi tressauter de rire parce que son père est merveilleusement coiffé, impeccable, gominé et tout.

-On va déranger ça dit-elle, d'abord la raie au milieu.

Elle dérange à mort. Son père avait sorti comme par miracle un peigne habituel petit aux dents serrées mais suffisamment imprudentes.

Le père qui ne bronche pas doit sourire derrière sa haie de cheveux.

Elle sépare soigneusement ceux de gauche, ceux de droite. Déjà le malheureux peut voir.

Ensuite une raie au milieu d'un aspect glorieux comme un officier qui reçoit la légion d'honneur. Elle replace les deux rangs de cheveux bien aplatis puis reprend son œuvre tandis qu'il attend tel un curé à l'heure de la procession des fidèles.

De Gaulle lui, attend par terre avec une patience inhabituelle.

-Ça ne va pas, on corrige.

Figurez-vous qu'il ne hurle pas qu'il ne la fiche pas par terre, il ne réclame pas De Gaulle, non, il est devenu son élève attentif et d'une patience à renverser toute la famille. Donc, elle dérange encore, vas-y pour la deuxième raie de cheveux le père à un regard asphyxié mais heureux.

-Ils sont un peu gras mais ça ira quand même, on va essayer la raie sur le côté.

Voilà que les mèches (qui ne voltigent plus) s'alignent d'un seul côté, il reste à peine suffisamment de cheveux pour un pauvre rang qui se colle à la nuque imperturbable.

Je suis long mais ça valait le coup cette heure de récréation. La petite fille n'en pouvait plus de joie, elle se distrayait de la journée idiote où il faut apprendre, sourire, tendre la main. Elle s'amusait follement.

Une troisième fois elle a tout dérangé.

--Décidément je préfère la raie au milieu.

Et voilà le père idéalement coiffé, rectiligne mieux qu'avant tout de même, elle l'embrasse, lui aussi, elle a fait une œuvre, son œuvre, elle rayonne jusqu'au soir. Coiffer son père c'était la fête. Et moi je buvais l'instant comme un inspecteur des travaux finis mais confondants.

Le père a repris De Gaulle avec ennui. Il attendait le prochain salon de coiffure.

J'étais loin du bonheur parfait, des jours fastes où même sous la douleur je participais à la joie.

Les jours où elle se jette à nouveau sur moi mais cette fois en cavalière « allez on galope, on part, ah ». « Je n'en n'ai rien à foutre ».

-Non. On ne commence jamais par le galop (cette fois c'est lui qui commande).

-Au trot, au trot, au trot.

Je respire déjà mieux on me donne le temps d'une allure plus décente, le trot est comme une balade en forêt, plus rien n'existe que ce basculement si lent qu'on peut entendre le bruit des feuilles.

Puis tout démarre, elle le réclame, elle laisse faire.

-Au galop, au galop !

Je tremble, je m'épuise, je halète mais lui aussi, la petite pas du tout, elle saute de plus en plus haut, elle vole vers les cimes, elle abandonne les chaos de cette triste vie pour des chaos surnaturels de féerie.

Le cheval s'apaise, reprend son trot rêveur, nous nous assagissions tous les trois. Quel malheur !

-C'est déjà fini dit-elle avec une sorte de douleur ou plutôt un désenchantement.

-Demain, on fera les capitales si tu es sage.

-Oh oui ! C'est quoi être sage ?

Il reprend sa respiration le pauvre, moi aussi.

-C'est quand tu ne me recoiffes pas tous les jours.

Elle rit, saute par terre, l'embrasse encore, s'enfuit avec un brasier dans le cœur au milieu de cette chienne de vie.

Et le lendemain, les capitales et puis les noms des villages voisins cadencent le galop, c'est mieux qu'un manège, la mémoire embrase, tous les noms des villages et des ports vieilliront avec moi, avec elle, ça paraît long de le dire.

Je vous jure c'était des heures de paradis le galop avec les capitales.

À suivre